

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « Dix-septième siècle »

2016/4 n° 273 | pages 729 à 742

ISSN 0012-4273

ISBN 9782130733829

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-dix-septieme-siecle-2016-4-page-729.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Dix-septième siècle* 2016/4 (n° 273), p. 729-742.
DOI 10.3917/dss.164.0729

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Comptes rendus

Richard BÖSEL, Antonio MENNITI IPPOLITO, Andrea SPIRITI, Claudio STRINATI et Maria Antonietta VISCEGLIA (éd.), *Innocenzo XI Odescalchi. Papa, politico, committente*, Rome, Viella, coll. « I libri di Viella », n° 182, 2014, 486 pages, 21 × 15 cm.

L'histoire du pontificat de Benedetto Odescalchi (1611-1689), pape de 1676 à 1689, a longtemps été tributaire de la forte polarisation entre, d'une part, une tradition hagiographique née dès la mort d'Innocent XI en odeur de sainteté, sinon même de son vivant, et couronnée par la béatification d'octobre 1956 et, d'autre part, une vision très hostile, prenant racine dans la polémique gallicane et les attaques de Pierre Bayle, et se consolidant en France à la fin du XIX^e siècle, avec notamment le travail à charge d'Eugène Michaud, qui adopta sans réserve les biais partisans de sa documentation. Ces conceptions opposées ont paradoxalement forgé une même figure stéréotypée d'Innocent XI : somme toute, l'image d'un pape austère et intransigeant, tout d'une pièce, convenait à la fois à ceux qui le voyaient comme un saint et à ceux qui ne considéraient le grand ennemi de Louis XIV que comme un vieillard obstiné et atrabilaire. Plus récemment, son règne a été caractérisé par l'historiographie comme celui d'un tournant majeur dans l'histoire de l'Église romaine à l'âge moderne, la *svolta innocenziana*, qui inaugurerait la reprise sur de multiples fronts du mouvement de la Réforme catholique (la *ripresa tridentina*) et qui se serait manifestée de manière durable – après une brève parenthèse sous Alexandre VIII Ottoboni de 1689 à 1691 – dans l'œuvre réformatrice de ses successeurs, d'Innocent XII à Benoît XIV. S'il s'est révélé fécond, ce paradigme a également contribué à nourrir une lecture univoque du pontificat et a pu occulter non seulement ses contradictions mais aussi certains de ses ressorts et de ses nœuds les plus importants. Un *aggiornamento* s'imposait et il était donc parfaitement justifié de prendre occasion du quatrième centenaire de la naissance du pape Odescalchi pour organiser un colloque à Rome en février 2012 et publier ensuite un ouvrage collectif visant à faire le bilan de nos connaissances et à suivre de nouvelles pistes de recherche.

Tout en situant leur projet dans ce paysage historiographique, les éditeurs scientifiques se gardent bien d'exagérer le renouvellement en cours, en marquant notamment tout ce qu'on doit aux travaux de Bruno Neveu ou de Claudio Donati et combien l'idée de *svolta innocenziana* s'avère chez ces derniers plus complexe que ce qu'on en a parfois retenu. De plus, les curateurs ne cherchent pas à forger une clef d'interprétation unique. Il en résulte un volume qui tient très largement ses promesses, même si l'on peut regretter certaines lacunes (les années d'épiscopat à Novare auraient pu faire l'objet d'une étude, tout comme d'ailleurs l'expérience acquise par le prélat dans l'administration des finances pontificales, qui est si importante pour comprendre certains aspects de son pontificat). Ces manques sont d'autant plus sensibles que quelques contributions – intéressantes en elles-mêmes – développent un propos davantage centré sur Rome et l'Europe au temps d'Innocent XI que sur l'homme et sa politique.

Structuré en deux parties, « Histoire politique » pour les douze contributions des historiens et « Histoire de la “civilisation” » pour les quatorze communications des historiens de l'art (cette deuxième section comporte un riche cahier iconographique), le livre s'ouvre avec deux articles qu'on lira avec grand profit, l'un de Maria Antonietta Visceglia sur les principaux problèmes historiographiques soulevés par le règne, l'autre d'Antonio Menniti Ippolito sur la figure complexe d'un pape finalement élevé à la gloire des autels au xx^e siècle, mais dont Benoît XIV avait jugé qu'il lui manquait l'héroïcité des vertus pour être un saint et non pas seulement un « homme de bien » (cet article complète l'histoire de la cause qu'a dressée Roberto Rusconi : *Santo Padre. La santità del papa da san Pietro a Giovanni Paolo II*, Rome, Viella (Sacro/Santo, n. s., 14), 2010, p. 279-291). Le grand mérite des études qui suivent est de croiser histoire politique, histoire sociale, histoire économique, histoire religieuse, histoire diplomatique et histoire de l'art pour faire ressortir les lignes de force du pontificat.

La politique menée en Europe centrale fait l'objet d'une attention toute spéciale. La victoire remportée sur les Turcs à Vienne en 1683 est, on le sait, le grand fait d'armes du règne d'Innocent XI. Le rôle central joué par la papauté dans l'élaboration des alliances européennes contre l'Empire ottoman est bien mis en lumière par Gaetano Platania dont les conclusions diffèrent nettement sur ce point de celles de Géraud Poumarède (*Pour en finir avec la Croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux xv^e-xvii^e siècles*, Paris, PUF (Quadrige), 2009 (2004), p. 299-301) : simplement signalé dans l'article introductif de Maria Antonietta Visceglia, ce désaccord aurait mérité ici une discussion directe. Peter Rauscher tente d'estimer la part prise par le Saint-Siège dans le financement de la guerre et souligne combien le pape Odescalchi semble avoir augmenté au moment décisif l'aide séculaire accordée pour la lutte contre les Turcs. Péter Tusor analyse la médiation méconnue opérée par la papauté entre les « rebelles » hongrois (surtout protestants), les ordres catholiques hongrois et la cour impériale en vue d'opposer un front uni à la menace ottomane. Antal Molnár met en lumière le contrecoup oublié du succès remporté en Autriche et en Hongrie : la répression ottomane dans les Balkans y ruina la présence catholique et en disloqua l'organisation ecclésiastique à tel point qu'en Bosnie et en Bulgarie le catholicisme ne survécut que comme une religion rurale, privée d'une élite, ce qui explique que, dans les siècles suivants, les mouvements nationaux aient été menés par les orthodoxes. Plusieurs contributions d'historiens de l'art concernent aussi ce thème, à commencer par celle de Cristina Ruggero sur le monument funèbre érigé en mémoire du pontife dans la basilique Saint-Pierre.

Les priorités du pontificat sur la scène européenne ne coïncidèrent jamais avec une stratégie de bloc confessionnel. L'idéal de croisade visait à fédérer sous la direction du pape tous les princes chrétiens, qu'ils fussent catholiques, schismatiques ou hérétiques (Gaetano Platania). Pour y parvenir, le Saint-Siège favorisa, comme le démontre Péter Tusor, les concessions religieuses à l'échelle de la Hongrie comme à celle de l'Europe (les négociations préluant au traité de Nimègue de 1678 furent l'occasion du premier contact officiel de la diplomatie pontificale avec les représentants protestants). Ce trait se retrouve dans l'attitude ambiguë d'Innocent XI à l'égard de la tentative de restauration catholique de Jacques II Stuart et de l'expédition de Guillaume d'Orange, qu'étudie ici Stefano Villani. De tels choix s'expliquent en partie par les conceptions iréniques du pape et par son espoir de rétablir l'unité chrétienne, qu'illustre le cas des missions menées dans le Saint-Empire par Cristóbal de Rojas y Spínola, évêque de Tina. Mais il faut également y voir l'effet de l'opposition résolue d'Innocent XI à la politique d'hégémonie conduite par Louis XIV. Ce conflit est examiné par Jean-Louis Quantin sous un angle très neuf. Pour échapper au prisme des sources diplomatiques sans surestimer en retour une guerre de plume dont la monarchie comme le Saint-Siège se méfiaient, il étudie les censures dont il montre qu'elles occupèrent une place centrale dans cet affrontement. À partir des archives de l'Inquisition, il retrace les étapes de la procédure romaine contre les

travaux d'histoire ecclésiastique du dominicain Noël Alexandre et note que la banalisation des condamnations romaines finit par en émousser le tranchant.

D'autres articles s'emploient à ressaisir le réformisme d'Innocent XI et son positionnement doctrinal original sur la question janséniste en étudiant sa carrière atypique, ses réseaux et son style de gouvernement. Plutôt que sur les structures curiales qu'il tenta de réformer, le pape s'appuya sur un cercle étroit de conseillers. Silvano Giordano analyse les résistances de la curie (et en particulier du Saint-Office), la division de ceux qui avaient fait partie de l'« escadron volant » et les orientations diverses de l'entourage pontifical. Francesco Bustaffa réévalue l'influence du grand savant Michelangelo Ricci, qui ne le cède en rien à celle de Favoriti et Casoni. Il remarque la disparition précoce – au début des années 1680 – des conseillers les plus proches (Ricci, Favoriti, De Luca) et le progressif isolement du pape : le visage du pontificat et sa portée réformatrice en furent changés. À partir d'une reconstitution minutieuse des relations entre Innocent XI et le général des Jésuites, Tirso González de Santalla, et de l'usage que celui-ci en fit après le décès du pontife, Jean-Pascal Gay propose de relire la cohérence du milieu réformiste qui se cristallisa durant ce règne à l'aune d'une politisation des controverses doctrinales et de ce qu'il perçoit comme l'affirmation d'un rapport idéologique au monde.

On lira encore les réflexions stimulantes d'Andrea Spiriti, qui relève la dimension européenne de ce pontificat (par rapport à beaucoup d'autres au caractère surtout italien et aux quelques-uns d'ampleur mondiale) et qui redonne à l'action d'Innocent XI toute son épaisseur politique. Aux lieux communs liant vie sainte et rigueur morale, d'un côté, et incapacité politique, de l'autre, il préfère la reconstitution de la stratégie habile mise en œuvre par le pape, qui, en rompant avec les comportements établis et en innovant, savait forger son propre art du gouvernement, sans craindre les contradictions, le mysticisme et la lutte contre le probabilisme faisant par exemple bon ménage avec un pragmatisme et une souplesse sans complexes. De ce point de vue, la révision de l'idée selon laquelle Innocent XI se serait montré ennemi des arts, telle qu'elle est menée dans la deuxième partie de l'ouvrage, l'examen de la protection accordée à Andrea Pozzo (Lydia Salviucci Insolera) et la rectification de l'image d'un neveu, Livio Odescalchi, qui ne fut pas uniquement la victime et le faire-valoir de la lutte contre le népotisme, mais eut sa place dans les projets politiques du pape et, comme collectionneur averti, manifesta son indépendance tout en contribuant au prestige de son oncle (Sandra Costa).

En empruntant l'entrée on ne peut plus classique du pontificat – qui certes, en l'espèce, fait époque –, ce livre collectif parvient à redonner toute leur acuité à des enjeux historiographiques majeurs. À côté des deux notices consacrés à Innocent XI par Antonio Menniti Ippolito (en 2000 pour l'*Enciclopedia dei papi* et en 2004 pour le *Dizionario biografico degli Italiani*), il constitue désormais une référence capitale pour l'étude de ce règne et, plus généralement, pour la compréhension de ce moment crucial de l'histoire de l'Europe moderne.

Benoît SCHMITZ

Olivier FATO, *Louis Tronchin. Une transition calvinienne*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Histoire des Temps Modernes », n° 2, 2015, 1143 pages, 22 × 15 cm.

Louis Tronchin (1629-1705), pasteur à Lyon, puis dans sa ville natale de Genève, et comme son père Théodore professeur à l'Académie de Genève à partir de 1662, est un des très grands penseurs du protestantisme de la seconde moitié du XVII^e siècle. La simple évocation du nom de certains de ses élèves (Pierre Bayle, Jean-Alphonse Turretini, Pierre Bayle, Jean Le Clerc, ou encore Jean-Frédéric Ostervald) montre l'influence de son enseignement.